



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

Sous la culture coloniale, l'histoire ?

Emmanuelle Sibeud

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1030

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

SIBEUD, Emmanuelle. *Sous la culture coloniale, l'histoire ?* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généré le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1030>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1030>.

par Emmanuelle Sibeud

+++++

SOUS LA CULTURE COLONIALE, L'HISTOIRE ?⁶³

+++++

L est tentant de renverser la question d'origine de ce dossier en se demandant si l'histoire des colonisations arrivera à dépasser les fausses évidences de la culture, successivement coloniale, impériale puis post-coloniale ? La situation est paradoxale à plus d'un égard. Comment comprendre que des recherches reposant sur des concepts tels que le « bain colonial »⁶⁴ suscitent si peu de critiques en France, alors que l'histoire culturelle est devenue un domaine à part entière ? Pour les historiens des colonisations, la question est plus délicate encore. Le renouveau a été réel et profond depuis quinze ans et il s'est en partie appuyé sur un croisement recherché avec l'histoire culturelle, qui emprunte cependant de tout autres chemins. On voudrait retracer ici cette évolution et suggérer quelques éléments d'explication pour éclairer une situation conflictuelle et pourtant riche de belles perspectives de recherche et de débat.

LE « TOURNANT CULTUREL » DE L'HISTOIRE DES COLONISATIONS

+++++

En 1991, la parution de *L'histoire de la France coloniale* semblait indiquer qu'une recherche apaisée succédait aux réquisitoires anticolonialistes et au débat d'inspiration marxiste sur l'impérialisme⁶⁵. Au même moment, Daniel Rivet se demandait si l'émiettement en recherches disjointes ne condamnait pas l'objet colonisation à la dissolution⁶⁶. Dans ce contexte,

63. Ce texte a été publié en 2007 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

64. Pascal Blanchard, Sandrine Lemaire (éd.), « Avant-propos. La constitution d'une culture coloniale en France », *Culture coloniale. La France conquise par son empire, 1871-1931*, Paris, Éditions Autrement, 2003, p. 13.

65. Jacques Thobie *et alii*, *Histoire de la France coloniale*, volume 1 : *Des origines à 1914*, Paris, Armand Colin, 1991.

66. Daniel Rivet, « Le fait colonial et nous. Histoire d'un éloignement », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, janvier-mars 1992, n° 33, pp. 127-138.

rejoindre le « grand chantier » de l'histoire culturelle⁶⁷ était un recours bienvenu pour relancer les recherches. Et sans doute avons-nous bien naïvement insisté sur un contraste qui était en réalité une continuité, la plupart des dynamiques et logiques qui sont devenus les objets d'élection des approches culturelles de la colonisation ayant été mises à jour par les recherches antérieures en histoire politique et économique, en particulier par l'étude des mouvements de résistance anticoloniale.

Le tournant est venu d'ailleurs et il a profondément renouvelé les perspectives sur les colonisations, la colonisation française n'ayant jamais eu l'exclusivité. Pour échapper à la pluridisciplinarité devenue routinière des aires culturelles dans lesquelles s'inscrivaient bon gré mal gré les recherches sur les colonisations, nous avons privilégié les échanges avec des historiens non spécialistes des colonisations en dehors de « nos » aires culturelles. Notre tropisme d'histoire culturelle a donc aussi été un conformisme disciplinaire. Il nous a incités à étudier plus particulièrement les échanges entre espaces métropolitains et espaces coloniaux, ce qui a relancé la réflexion sur la notion d'empire et sur la dimension impériale des sociétés et des phénomènes. Il nous a également donné les moyens de contester les usages de l'histoire des colonisations comme anti-histoire des sociétés colonisées qui alimentent la confusion entre anticolonialisme et recherches sur les colonisations. Notre recentrement disciplinaire a donc été l'occasion d'une réappropriation de l'objet colonisation qui invite aujourd'hui à une pluridisciplinarité dynamique avec les autres sciences sociales qui ont également réinvesti cet objet, entre autres la science politique.

Chemin faisant, nous avons rencontré le questionnement postcolonial. Nous avons beaucoup appris de l'ouvrage édité en 1997 par Frederick Cooper et Ann Stoler, *Tensions of Empire. Colonial Cultures in a Bourgeois World* qui propose un stimulant programme de recherches et réunit un bel ensemble de travaux coloniaux et postcoloniaux. La présence régulière en France de collègues américains et l'hospitalité de leurs universités ont également nourri ces échanges dont témoignent les dossiers sur la « question postcoloniale » récemment publiés par la plupart des revues intellectuelles et scientifiques françaises⁶⁸. Il faut cependant rappeler

67. Philippe Urfalino, « L'histoire culturelle : programme de recherche ou grand chantier », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, janvier-mars 1998, n° 57, pp. 115-120.

68. En particulier : « Faut-il être postcolonial ? », *Labyrinthe. Atelier interdisciplinaire*, n° 24, 2006, et « Pour comprendre la pensée postcoloniale », *Esprit*, n° 12, décembre 2006.

la divergence entre les études coloniales et postcoloniales anglophones et une histoire culturelle française qui n'a pas adhéré aux hypothèses culturalistes très influentes dans les réseaux anglophones⁶⁹. Elle implique que nous ne comprenons pas de la même manière l'hypothèse postcoloniale selon laquelle le colonialisme serait avant tout une affaire de culture et par là l'un des soubassements des cultures contemporaines⁷⁰. Mais aussi que notre réflexion sur la notion même de culture reste en retrait par rapport aux importants débats suscités par les *Cultural Studies* du côté anglophone, d'où les confusions manifestes des polémiques actuelles que les historiens des colonisations et les historiens culturels doivent dissiper ensemble.

LES EXPÉRIENCES COLONIALES AU SEUIL D'UNE HISTOIRE CULTURELLE GLOBALE ?

+++++

La question des sciences dites coloniales a cristallisé les recherches au cours des années 1990 et invité à explorer les dimensions du domaine auquel elles donnent accès. Elle n'était certes pas nouvelle. Au contraire, la nécessité de se démarquer des importants travaux des années 1970 et le dialogue avec les chercheurs qui y avaient participé ont contribué à la construction de problématiques rigoureuses ouvrant de nouvelles perspectives. L'essor parallèle de l'histoire sociale et culturelle des sciences dures⁷¹ et de l'histoire des sciences de l'homme a fourni de précieux points d'appui. Cette triple intersection entre histoire des colonisations, histoire des sciences et histoire culturelle a tout d'abord réduit l'analyse aux pratiques scientifiques, exportées, inventées ou réinventées en situation coloniale. Mais autour de ces pratiques sont vite apparus des réseaux d'acteurs, dont certains recoupaient la frontière colonisateurs/colonisés, et des espaces animés par des circulations, d'hommes, de pratiques et

69. Sur les contresens possibles voir le numéro spécial : « France/ États-Unis. Influences croisées en sciences humaines », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 11, 2004 et Emmanuelle Sibeud, « Post-colonial et Colonial Studies : enjeux et débats », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 51, n° 4 bis, pp. 87-95.

70. Traduction littérale d'une affirmation de Nicholas Dirk : "Culture was what Colonialism was about", in Nicholas Dirks (ed.), *Colonialism and Culture*, Ann Arbor, Michigan University Press, 1992, "introduction", p. 3.

71. Dominique Pestre, « Pour une histoire sociale et culturelle des sciences. Nouvelles définitions, nouveaux objets, nouvelles pratiques », *Annales Histoire Sciences sociales (HSS)*, 1995, pp. 287-322.

d'idées, inscrites dans des échelles différentes (à l'intérieur d'une colonie, d'un groupe de colonies, entre la métropole et ses colonies, entre empires).

L'histoire des pratiques scientifiques en situation coloniale conduit ainsi à une histoire de la colonisation qui part des acteurs et de leurs perceptions pour reconstituer le fonctionnement contextuel de la domination et qui est en conséquence indissociablement culturelle, sociale et politique. Elle est également traversée par des questions transversales sur la diffusion des pratiques et des savoirs de la science occidentale, sur les appropriations et les adaptations qui lui répondent ou la rendent possible, enfin sur les spécificités des expériences culturelles coloniales. Elle a donc été un laboratoire important pour repenser l'histoire des colonisations comme histoire habitée par des acteurs doués d'initiative, mais aussi pour envisager les articulations entre cette histoire et celle de cultures globales constituées, entre autres, par des expériences coloniales à la fois coïncidentes et profondément divergentes. Elle s'inscrit à ce titre dans la dynamique actuelle de connections d'historicités et de trajectoires historiques qui ne se confondent pas pour autant.

On ne peut que s'alarmer du contraste entre les perspectives ouvertes à partir de cet objet et la guerre de tranchée recherchée par les promoteurs des travaux sur la culture successivement coloniale, impériale et postcoloniale. La médiocrité de ces travaux est soulignée par nos collègues anglophones⁷², ils bénéficient en revanche en France d'une étonnante tolérance. Plaquer la culture coloniale, impériale ou post-coloniale sur la propagande coloniale est pourtant une simplification abusive qui dispense d'étudier la réception de cette propagande⁷³. L'invention de la notion, floue à souhait, de « fracture coloniale » est révélatrice de cette fuite en avant : plutôt que de se donner les moyens d'étudier les publics de ces cultures, on insinue qu'elles seraient toujours actives dans nos imaginaires et que toute critique à leur encontre traduirait un colonialisme impénitent.

Cette histoire fait obstacle parce qu'elle repose sur des inventaires fallacieusement érigés en objets et qu'elle cherche une légitimité de substitution dans la mise en cause idéologique, pour colonialisme inconscient,

72. Eric T. Jennings, "Visions and Representations of French Empire", *Journal of Modern History*, n° 77, 2005, pp. 701-721.

73. Claude Blanckaert, « Note critique. Spectacles ethniques et culture de masse au temps des colonies », *Revue d'histoire des sciences humaines*, n° 7, 2002, pp. 223-232.

ce qui autorise tous les amalgames, de tout questionnement prospectif⁷⁴. Elle conduit à une patrimonialisation tronquée des perceptions et représentations coloniales, restreinte au cadre national pour la seule et mauvaise raison qu'elle se nourrit exclusivement d'une propagande nationaliste. En d'autres termes elle confond mémoire et histoire pour monopoliser un discours savant justifiant la remise en circulation et l'exploitation commerciale des images matérielles de la propagande coloniale⁷⁵. Au moment où les évocations de la colonisation font de nouveau sens dans la société française, pour des raisons qui ne sont pas toutes historiques, cette captation fonctionne comme une censure de la recherche et, de façon plus préoccupante, de tous les discours qui prennent appui sur des lectures singulières de la colonisation pour se faire entendre⁷⁶. Il est donc temps de limiter les effets de ce parasitage du renouveau culturel de l'histoire des colonisations en défendant une approche réflexive et ouverte de cette histoire.

POUR UNE HISTOIRE RÉFLEXIVE

+++++

La prénotion de culture, coloniale, impériale ou post-coloniale, nous captive malgré ses faiblesses évidentes parce qu'elle agite des questions d'histoire culturelle immédiate qu'il importe de formuler rigoureusement pour ouvrir le débat en dépassant les polémiques les plus stériles. On se contentera ici d'en signaler deux, qui nous sont plus familières.

La première concerne l'histoire des intellectuels dans leur rapport avec la colonisation. Elle est classique, mais elle est aussi assujettie à des simplifications téléologiques qui doivent être identifiées comme telles. Elle est en effet implicitement pensée à partir d'un moment central, la refondation de la gauche française autour des engagements anticolonialistes contre la guerre d'Algérie. Ce qui donne à l'anticolonialisme un

74. Nicolas Bancel incrimine ainsi un « éventuel consensus implicite de l'institution historique, fondamentalement conservateur », in « L'histoire difficile : esquisse d'une historiographie du fait colonial et postcolonial » in Pascal Blanchard, Nicolas Bancel et Sandrine Lemaire (éd.), *La fracture coloniale. La société française au prisme de l'héritage colonial*, Paris, La Découverte, 2005, p. 84.

75. Isabelle Merle et Emmanuelle Sibeud, « Histoire en marge ou histoire en marche ? La colonisation entre repentance et patrimonialisation », in Claire Andrieu et alii (éd.), *Politiques du passé. Usages politiques du passé dans la France contemporaine*. Second volume : *La concurrence des passés*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2006, pp. 245-255.

76. Si les promoteurs de ces travaux ont cru devoir désavouer publiquement le discours, partisan mais inscrit dans le registre politique, des Indigènes de la République, ils s'attaquent en priorité aux historiens, adversaires plus qualifiants.

statut d'évidence pour les intellectuels et condamne à instruire à rebours le procès de ceux qui n'ont pas été anticolonialistes ou qui l'ont été trop tard. Ce qui impose aussi une confusion entre histoire et généalogie politique. Elle a été un ciment solide tant que l'anticolonialisme est apparu comme une évidence largement partagée. Mais elle déclenche et alimente des querelles de succession interminables dès lors que l'anticolonialisme est de nouveau monopolisé pour qualifier à bon compte des soi-disant avant-gardes produisant un pseudo-discours critique à grand renfort d'histoire manichéenne. À cette logique régressive, qui étouffe les débats actuels sous les couleurs anachroniques des luttes passées, il faut opposer une réflexion collective sur les métamorphoses de l'anticolonialisme en France depuis la décolonisation, enracinée dans une histoire contextuelle des rapports entre intellectuels et colonisations qui ne se contente plus de ponctuer quelques textes canoniques de vertueuses indignations. Cette réflexion peut prendre appui sur les débats anglophones ouverts par le questionnement postcolonial, qu'elle doit cependant rejoindre par des transferts critiques et non importer comme solution d'emprunt⁷⁷.

La seconde interrogation part des fortes tensions historiographiques suscitées par le renouveau de l'histoire des colonisations pour réfléchir aux perspectives dans lesquelles l'inscrire. S'il fallait délivrer l'histoire des colonisations de la fonction de « cadavre dans le placard » qu'on lui assignait trop souvent dans le cadre des aires culturelles, on doit à présent s'inquiéter du détournement possible d'une ouverture encore trop timide de l'histoire française à la diversité des champs historiques contemporains les uns des autres, par une histoire coloniale qu'on continue à penser comme contre-histoire ou comme part maudite et qui n'admet en fait qu'une seule histoire : celle des colonisateurs, les colonisés devenant des ombres, au mieux des représentations. Contre cette substitution autistique, l'histoire des colonisations doit être pensée comme un carrefour entre disciplines et entre domaines à l'intérieur d'une même discipline et, plus spécifiquement du point de vue de l'histoire, comme l'un des lieux où saisir des connections importantes pour la construction et la déconstruction des cultures contemporaines. À cet égard, elle traverse et elle est traversée par l'histoire culturelle.

77. Emmanuelle Sibeud, « Du postcolonialisme au questionnement postcolonial : pour un transfert critique », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 2007, 54-4, pp. 142-155.